

Quelques vers en traduction, pour un collègue et ami

Valérie Bada & Christine Pagnouille (CIRTI, Université de Liège)

Dirk est un ami de longue date, à l'humour très British, et un collègue sur qui on peut compter en toutes circonstances. Notre complicité remonte au millénaire passé lors de rencontres de traducteurs et traductologues. Elle s'est resserrée il y a 10 ans, lorsque, sur proposition de la filière de Traduction et interprétation de l'Université de Liège, le professeur Delabastita obtenait une Chaire Francqui au titre belge et nous faisait l'honneur de six conférences qui ont marqué collègues et étudiant·es tant par l'originalité de la perspective critique que par l'élégance teintée d'humour de leur présentation. Depuis, nous avons tissé avec cet esprit distingué et brillant maintes collaborations, que ce soit lors d'un colloque organisé par notre Centre interdisciplinaire de recherches en traduction et en interprétation (CIRTI), d'une conférence, ou encore pour évaluer un manuscrit de notre collection *Truchements* (aux Presses Universitaires de Liège).

Dirk Delabastita a la simplicité et la modestie qui caractérisent les grandes intelligences ; il impressionne tant par son talent pédagogique que par l'aisance avec laquelle il combine les savoirs critiques. Son approche traductologique accommode les perspectives sociologique, historique, linguistique, littéraire ou encore idéologique pour nourrir une réflexion remarquable par sa finesse et par son originalité. Il observe les « interactions individuelles, les contacts interculturels et les rapports de force qui s'établissent inévitablement dans les contacts et les transferts entre les langues », montrant que la traductologie nous ramène aux questions d'identité, d'idéologie, d'éthique parfois (Delabastita, cité dans *Le 15^e Jour du mois*, n° 231, février 2014) et mettant en évidence une transdisciplinarité qui « préfigur[e] les stratégies scientifiques de demain » (ibid.). Pionnier tout autant que visionnaire, Dirk Delabastita est ainsi une figure tutélaire qui ne cesse d'inspirer et de nourrir tant notre enseignement que notre recherche.

En guise d'humble geste de remerciement, nous lui dédions la traduction de ces trois poèmes de John Glenday. En souvenir aussi d'un jeu de ping-pong traductif sur la plage de Douvres...

Auteur de plusieurs recueils de poèmes, dont *The Apple Ghost* (1989), *Undark* (1995), *Grain* (2009), *The Golden Mean* (2015) et *The Firth* (2020), John Glenday a grandi à Monifieth, à une dizaine de kilomètres de Dundee. Il a voyagé un peu partout et vécu ailleurs en Écosse, mais reste attaché à cette ville maintes fois détruite et mal reconstruite, mais aux habitants tellement accueillants. Aujourd'hui retraité, il a travaillé en milieu psychiatrique et avec des jeunes en difficulté. Il y a peu de facettes de l'existence qu'il ne connaisse.

Le premier poème évoque une flamme à protéger, qui est à la fois propre à chacun et qui existe en dehors de nous, « semée bien avant ta naissance ». Le deuxième nous

semble particulièrement pertinent dès qu'il s'agit d'interprétation littéraire : l'important, c'est la tache de l'incertitude. Dans le troisième, nous avons presque une vision de la Jérusalem Céleste, mais titre et première strophe établissent l'impossibilité de la quête.

The Matchsafe

for AN

If you must carry fire, carry it in
your heart – somewhere sheltered but hidden,
polished by hands that once loved it.

The lining may be scorched and blackened
but only you must ever know this.
That easy hush you sometimes hear at night

as the darkness stirs in you, is not
the accustomed ache of blood, but a flame
shivering against the wind –

a meagre flame seeded long before you were born
which you have always known must be kept
burning forever, and offered to no one.

La boîte d'allumettes

pour AN

*S'il te faut porter du feu, porte-le
dans ton cœur – là où il est protégé mais caché,
poli par des mains qui l'aimèrent. L'ont aimé ?*

*La doublure est peut-être abîmée
mais tu es seule à le savoir.
Ce petit murmure que tu entends la nuit*

*quand l'ombre frémit en toi, ce n'est pas
l'élanement habituel du sang, mais une flamme
qui vacille face au vent*

*une faible flamme semée bien avant ta naissance
dont tu as toujours su qu'il fallait en garder
à jamais la lumière, et ne l'offrir à personne.*

Self Portrait in a Dirty Window
after James Morrison, 'The Window 1961'

Don't grumble if this window grants
you only what you see in it.

If you must have light, step out into the world.
If you need shadow, step out into the light.

For once, there is no weight in detail. Who cares
if that's an oily handprint, a belaboured

field or far-off hills? The dirt stain of uncertainty
is all that matters. It fills the room

with neither light nor dark, but the promise
of meaning, which, in itself, means nothing

though it's what you came here for.

*Auto-portrait à la fenêtre sale
d'après James Morrison, 'The Window 1961'*

*Ne protestez pas si cette fenêtre ne vous
renvoie que ce que vous y voyez.*

*S'il vous faut de la lumière, sortez dans le vaste monde.
S'il vous faut de l'ombre, sortez dans la lumière.*

*Pour une fois, les détails sont sans importance. Quelle différence
s'il s'agit d'une trace de doigts, d'un champ*

*labouré ou de collines au loin ? La tache de l'incertitude
c'est tout ce qui compte. Elle remplit la pièce*

*de ce qui n'est ni ombre ni lumière, mais la promesse
de sens, qui, en soi, ne signifie rien*

même si c'est ça que vous êtes venu chercher.

Abaton

(from the Greek a, not; baino, I go)

Let's head for a place, neighbouring and impossible,
that city neither of us has ever found;
it swithers somewhere between elsewhere
and here, anchored to the leeward dusk
fettered in cloud.

Look how it flourishes in decline –
no buttresses, no walls, no astragals,
only those luminous avenues of weather
gathering the cluttered light like window glass,
all furnished in the trceries of wind and rain.

Abaton

(du grec alpha privatif et bainein, aller)

*Allons dans un endroit, tout proche et impossible,
cette ville que nous n'avons jamais trouvée ;
elle vacille quelque part entre ailleurs
et ici, ancrée dans l'ombre sous le vent
entravée de nuage.*

*Vois comme elle prospère en son déclin –
ni contreforts, ni remparts, ni astragales,
rien que ces avenues lumineuses où le vent
rassemble des faisceaux de lumière en vitraux,
tous sertis dans des torsades de vent et de pluie.*

(trois poèmes de John Glenday, tirés du recueil *The Golden Mean / La Voie royale*,
reproduits avec l'aimable autorisation de l'auteur)